

MARCEL JOUHANDEAU

**PRUDENCE
HAUTECHAUME**

nrf

GALLIMARD

PRUDENCE HAUTECHAUME

OEUVRES DE MARCEL JOUHANDEAU

Contes et nouvelles.

- LES PINGENRAIN.
PRUDENCE HAUTECHAUME.
ASTAROTH.
LE JOURNAL DU COIFFEUR.
LE SALADIER.
IMAGES DE PARIS.
CHAMINADOUR I.
CHAMINADOUR II.
L'ARBRE DE VISAGES.
* BRIGITTE
OU LA BELLE AU BOIS DORMANT,
illustré par Marie Laurencin
(*Galerie Simon*).
* XIMENES MALINJOUE,
illustré par André Masson
(*Galerie Simon*).
* MADEMOISELLE ZÉLINE
OU BONHEUR DE DIEU A L'USAGE
D'UNE VIEILLE DEMOISELLE
(*La Connaissance*).
* LES FUNÉRAILLES D'ADONIS,
illustré par Daragnès
(*Richard Anacréon*).

Essais.

- ALGÈBRE DES VALEURS MORALES.
* ÉLOGE DE L'IMPRUDENCE
(*Cahiers du Sud*).
DE L'ABJECTION (*épuisé*).
* CARNETS DE DON JUAN
(*Paul Morihien*).
ESSAI SUR MOI-MÊME.
* MA CLASSE DE SIXIÈME
(*édit. de Flore*).

Romans et Récits

- LA JEUNESSE DE THÉOPHILE.

1. LES TÉRÉBINTHE (*épuisé*).
TITE-LE-LONG.
* LA FAUTE
PLUTÔT QUE LE SCANDALE
(*édit. de Flore*).
LE PARRICIDE IMAGINAIRE.
BINCHE-ANA.
REQUIEM... ET LUX (*épuisé*).
LES MIENS (*épuisé*).
L'ONCLE HENRI
LE LIVRE DE MON PÈRE
(*Mémorial I*).

- MONSIEUR GODEAU INTIME.
VÉRONICANA (*épuisé*).

— OPALES.

- LE JARDIN DE CORDOUE.

- L'AMATEUR D'IMPRUDENCE.
ÉLISE (*épuisé*).

- MONSIEUR GODEAU MARIÉ.
CHRONIQUES MARITALES.
NOUVELLES CHRONIQUES
MARITALES.

- * CHRONIQUE D'UNE PASSION.
* VOYAGE SECRET
(*édition confidentielle*).

- * MINOS ET MOI
OU LE CARNET DU CHÂT
(*Nouvelle Revue Belge*).

- PETIT BESTIAIRE
illustré par Marie Laurencin.
ANIMAUX FAMILIERS.

- MÉNAGERIE DOMESTIQUE
(*Scènes de la vie conjugale I*).
TRIPTYQUE.

- * L'IMPOSTEUR (*Grasset*).

En préparation

Scènes de la vie conjugale.

3. ÉLISE ARCHITECTE.
4. L'INCROYABLE JOURNÉE, etc.
Mémorial.
2. LE FILS DU BOUCHER.

3. LA PAROISSE DU TEMPS JADIS.

4. LES GARÇONS.

5. LE LANGAGE DE LA TRIBU.

6. LES CHEMINS
DE L'ADOLESCENCE.

Tous ces volumes chez Gallimard, sauf ceux précédés d'un astérisque.

MARCEL JOUHANDEAU

**PRUDENCE
HAUTECHAUME**

nrf

GALLIMARD

Septième édition

Extrait de la publication

L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage a été tirée à MILLE QUATRE exemplaires et comprend : cent neuf exemplaires réimposés dans le format in-quarto tellière, sur papier vergé Lafuma-Navarre au filigrane nrf, dont neuf hors commerce marqués de A à I, et cent destinés aux Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française, numérotés de 1 à c, huit cent quatre-vingt-quinze exemplaires in-octavo couronne sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre dont quinze hors commerce marqués de a à o, huit cent cinquante destinés aux Amis de l'Édition originale numérotés de 1 à 850, et trente exemplaires d'auteur, hors commerce, numérotés de 851 à 880.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by librairie Gallimard, 1927.

PRUDENCE HAUTECHAUME

OU

LES MANNEQUINS DE LA VOLEUSE

*Ipsi sibi sunt lex
Rom.*

I

Le magasin de « Confection » de Prudence Hautechaume, veuve Chauderon, se faisait jour parmi les plus beaux immeubles de la grande Place à devantures vernies, comme un jeu de massacre de foire, étroit et miteux ; Prudence le nettoyait la semaine de Pâques et tout le reste de l'année elle disparaissait peu à peu avec les menus objets et les meubles sous la même poussière que ses mannequins ; à la fin le son de sa voix révélait seul qu'elle fût présente.

Prudence était grande et maigre, toute en os, en os énormes. Son buste, aussi long que le Vendredi-Saint, se réduisait, comme à son propre schème, à un triangle mystique large aux épaules et dont la pointe s'en allait reposer très loin entre deux jambes courtes. On eût dit qu'elle avait été sculptée à la serpe dans du bois blanc et peinte. Sans négligence affectée, par un amour immodéré de la simplification, elle se lavait la face et les mains le dimanche dans la même écuelle où elle mangeait chaque jour et pissait ; la crasse des paupières et des cils, quand elle pleurait, colorait de noir ses larmes qu'on eût pu suivre à la trace tout le long de son visage et de son corps. Ses membres rigides, lourds, d'une seule pièce, autour d'elle dispersaient des gestes saccadés, impatients, presque brutaux. Cependant, pour ne pas être elle-même une enseigne par trop indigne d'une maison où avait affaire l'élégance, Prudence s'habillait avec recherche dans les modèles les plus excentriques, laissés pour compte les années dernières, ce qui lui donnait au milieu de son exposition de chienlits le genre d'une Cendrillon de *Mode illustrée* et au mot qui était écrit en lettres d'or sur la corniche de sa porte « Nouveautés », l'air d'une cruelle plaisanterie. Tous les Hautechaume bégayèrent

devant le Seigneur ; Prudence bégayait : sauf les interminables pauses que son infirmité après la cinquième syllabe lui imposait régulièrement, elle eût parlé avec plus de volubilité qu'aucune femme de Chaminadour, avec la vitesse mathématique d'une fatale machine ; prime-sautiers, d'une nervosité contenue, ses monologues s'animaient, parsemés de flammes, qui s'éteignaient sur de longs silences d'âme en prison. La province, qui la regardait depuis cinquante ans se contrefaire, ne voyait plus les tics de sa bouche, la mobilité de ses dents de buis, tout ce qu'il y avait de comique à la fois et de tragique dans sa silhouette, mais ceux qui la rencontraient pour la première fois étaient frappés de stupeur à en crier.

Le monde n'avait jamais cessé d'être jeune autour d'une Prudence, vieille comme la coquetterie des femmes que son quintette de mannequins savait surprendre encore par quelque détour, s'il faisait sourire les hommes et rire les enfants. Ses mannequins étaient sa plus intime joie. Elle vivait au milieu d'eux, avec eux ; elle partageait leurs vies ; ils étaient le centre de la sienne ; ils étaient son âme. Elle les avait toujours vus dans le magasin de sa grand'mère et s'était dès le berceau attachée à eux, comme

à ses propres rêves. Ils avaient porté dans ses yeux toutes les toilettes du siècle. Leur élégance qu'elle avait connue étincelante suppléait ce qui manquait à la sienne. Ils l'amusaient encore, telles ses poupées une petite fille : elle les déshabillait, les habillait complaisamment, comme des illusions chères ; elle leur donnait des attitudes penchées tantôt et tantôt hardies dans la montre, les rapprochait ou les éloignait aux quatre coins de son regard. Presque tous les jours, elle modifiait l'accessoire de leur costume, changeait leurs cravates plus clinquantes l'une que l'autre et leurs mouchoirs brodés de roses durs et de verts désespérants. Au Carnaval, elle les travestissait. Au mois de mai, on eût dit que les mannequins faisaient leur première communion. Elle leur parlait. Le père de Prudence, un lettré, les avait baptisés. En souvenir de lui, Prudence appelait toujours la tête de vieille femme en carton bouilli et à bandeaux de cheveux chinois qui lui servait à exposer ses bonnets de tulle : Symphorose. La seconde, Pimbêche, présentait son semblant de masque au pauvre monde. Il y avait une Clytemnestre à l'aspect farouche des drames d'Eschyle entre les deux « Précieuses » ridicules de Molière qui avaient perdu la tête et dont Prudence avait oublié le nom. Depuis le mariage

de ses enfants, c'était la seule vie de famille qui lui restât. Comme il lui plaisait d'avoir à régenter ce petit groupe de figures et que Symphorose, Pimbêche, Clytemnestre, les deux « Précieuses » anonymes fussent de connivence avec Prudence Hautechaume pour tromper toute la ville et une province entière : « Il suffit que je les farde un peu et le chaland s'y laisse prendre, disait-elle. Sans pipeaux, que faire dans le monde ? » Et encore : « Pimbêche a mis son tablier de soie bleu ciel. Je sens qu'on vient le lui envier. » Prudence regrettait seulement de ne pas être elle-même tout à fait un de ces êtres de bois si sobres et insoucieux de la destinée qui la guettait.

Les Hautechaume avaient connu autrefois une certaine gloire dont le mobilier de Prudence rappelait le souvenir. A travers son actuelle misère et jusque dans la mansarde où elle dormait, Prudence recherchait toujours obstinément le loisir ancien de ses aïeules. Quelques beaux fauteuils de serge rouge apparaissaient comme des ministres en disgrâce sous les combles. Une armoire à glace de jeune fille les y avait suivis que Prudence ne pouvait pas ouvrir, sans soulever d'abord le châssis d'une lucarne en tabatière ; aussi ne lui était-il

pas permis, quand il pleuvait ni durant tout l'hiver, de changer de linge. Les *Oeuvres Complètes* de Voltaire, dix volumes in-quarto reliés de carton rouge, lui restaient de la somptueuse bibliothèque anticléricale de son grand-père. Elle les avait drapés d'un châle et Voltaire servait à Prudence de table de nuit.

Le grand-père et le père de Prudence avaient failli. Une peur atavique de la banqueroute la hantait. Chaque fois qu'elle songeait à la vaste maison où elle était née, elle se demandait de quel étroit espace elle devrait se contenter pour mourir, s'il lui arrivait d'être à son tour vendue aux enchères. A ses yeux le comble de la servitude eût été de vivre à Paris avec ses enfants, privée de ses mannequins et de sa ville, ou de suivre le régime d'un hôpital, couchée à huit heures exactement, levée à sept heures ; le comble de la félicité était de demeurer seule avec ses mannequins bien attifés, de se lever avant le jour et de se coucher après minuit, pour ne rien faire quelques heures que du haut du toit, au-dessus de tout, regarder le Monde, Chaminadour. Prudence ne cessait de se poser ce grave problème : est-il possible de vivre de rien ? Peu à peu, elle avait restreint le cadre de son existence, afin d'en accroître d'autant la sécurité et dans son lit le soir, au moment de

s'endormir, le matin au moment de se lever, elle se demandait, comme on fait son examen de conscience, ce dont elle pourrait bien se passer encore, avant de ne plus s'interroger que sur le déchet des autres qu'elle se proposa d'utiliser, quand elle se fut réduite au strict nécessaire, pour que par sa gratuité le nécessaire même s'abolît.

Prudence étendait son linge dans le jardin de l'un et si une fois on lui avait dit distraitemment : « Prudence, quand vous aurez besoin d'un brin de persil ou d'un poireau, il ne faut pas vous gêner. Vous savez où sont nos semis, la pelle et la pioche. » Un jour, elle venait arracher une carotte et le lendemain trois ou quatre pommes de terre dans le jardin d'un autre. Ou bien elle dînait à peine et partait avec un morceau de pain sec dans sa poche prendre son dessert sur l'arbre, cerisier, groseillier à maquereau, dindonnier de pauvres gens qui la regardaient faire ahuris. Elle s'en donnait tant parfois sur l'arbre qu'une colique la forçait à disparaître derrière un buisson ; alors, quand elle partait, comme on riait, ingrate elle lançait :

— « Je ne vous dois rien, voisin. J'ai mangé vos prunes, mais j'ai « fumé » vos choux. »

Prudence n'achetait chaque jour de la semaine avec son pain et son lait que deux œufs qu'elle faisait cuire sur le fourneau d'une voisine. Voulait-elle fêter le dimanche, elle allait chez une seconde, de peur de lasser la première, griller une oncé de viande ! Prudence n'habitait pas chez elle le temps que les portes d'autrui n'étaient pas fermées.

Une belle nuit, elle imagina d'affecter à son propre usage les rates de veau que Brinchanteau lui vendait pour son chat. Prudence conseillait à son chat de vivre de rats et de volerie, comme elle de rates de veau. Mais elle n'eût osé accommoder pour elle « de la viande à bête » chez Madame Cormelin, la marchande de couleurs, qui l'eût rapporté à toute la ville dans l'espoir de l'humilier ; aussi, bien qu'elle eût abdicqué l'orgueil, se mit-elle à confectionner une grande quantité de boulettes avec le papier qu'elle ramassait le matin, quand tout le monde encore dormait, avant le passage du boueur ; elle le mouillait, le pétrissait et le brûlait sur un trépied où cuisait la rate quotidienne. Comme il y avait toujours de l'eau chaude à la pâtisserie du Bras d'Argent, elle y venait les soirs garnir sa bouillotte. On desservait quand elle entrait cérémonieuse et, à la dérobee, d'un trait, avidement, elle se jetait sur le

robinet de la chaudière ; si, par hasard, l'eau était trop tiède à son gré, on la voyait sans gêne prendre une casserole dans un placard, comme si elle eût été seule et, debout devant le fourneau, elle surveillait le liquide qui bouillait à sa fantaisie. Peu après, tout à fait chez elle, elle s'emparait de l'entonnoir et demandait un bouchon.

Repassait-elle son linge ou de la couture dans sa mansarde, son fer chauffait au rez-de-chaussée qu'habitait la plus patiente de ses amies, à l'extrémité de la rue du Sénéchal. Alors, on voyait Prudence aller et venir devant trente maisons cinquante fois la journée, son fer à poignée de velours contre sa joue. Elle s'arrêtait pour causer un moment sur le seuil des portes ouvertes et avec les promeneurs « de sa connaissance » qu'elle rencontrait le long du chemin ; quand elle arrivait devant sa planche à repasser, le fer était froid ; elle repartait. Le mari de son amie lui faisait mauvaise figure, chaque fois qu'elle réapparaissait, toutes les dix minutes, ouvrant et refermant brusquement à sa manière plusieurs portes jusqu'à la cuisine où le feu des autres l'éblouissait. Prudence avait pour principe de ne se froisser jamais : elle se disait que l'orgueil est le pire ennemi de l'épargne, qu'il suffit de songer à son bénéfice pour

ne plus rien sentir et qu'on pourrait bien tout souffrir de ceux dont on est sûr de tirer quelque profit. L'avarice de Prudence l'avait conduite à la même ataraxie que recherchent les philosophes à grand renfort de vertu. L'essentiel était que les maris de ses amies voulussent bien lui faire toujours mauvaise figure sans la mettre dehors. Elle répondait aux pires sarcasmes par une chanson ou une pirouette. Nul ne songeait d'ailleurs à se plaindre de ce parasite merveilleux, obsédant, fier et si humble, qui tenait si peu de place, dès qu'il n'avait plus besoin de vous, devenu habituel, familier, quotidien, peu à peu indispensable, peut-être cher et guère plus dispendieux aussi bien pour autrui que pour lui-même.

Quand Prudence eut supprimé le luxe du feu, elle ne songea qu'à supprimer le luxe de la lumière. Le jour en hiver tombait tôt dans la soirée ; alors, elle dînait à quatre heures et s'il faisait trop mauvais temps elle croisait ses bras dans les ténèbres de son arrière-boutique, en attendant que les voisins eussent dîné à leur tour. Ceux qui passaient en commission avec un bol de moutarde ou un sac de sel à la main l'apercevaient repliée ainsi sur elle-même, comme une araignée dans le coin de sa toile.

Ils essayaient de lui sourire à travers la vitre grise ; une seconde elle agitait ses pauvres membres engourdis pour retenir le visage déjà enfui qui l'eût amusée. Faisait-il beau, les trois heures qui l'embarrassaient, elle cherchait à s'insinuer dans une porte éclairée sous le futile prétexte d'apprendre une nouvelle à Madame Bimche, à Madame Grosdurant, à Madame Pô ou à quelqu'une d'autre. Elle avait de la laine sous le bras ou du fil dans sa poche ; elle tirait deux aiguilles à tricoter de ses cheveux. On avait beau la pousser vers la rue ; quand vous ne lui parliez plus, elle parlait toujours ; quand elle ne parlait plus, elle travaillait tant qu'elle semblait ne pas pouvoir prendre garde à votre manège. La congédiait-on nettement, elle s'accrochait au moindre rais de lumière ou bien elle se plantait devant les montres brillantes, en se promenant de temps en temps de l'une à l'autre, comme qui attend quelqu'un, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé l'occasion d'entrer chez n'importe qui. Fatiguée de rester debout, si elle voyait tout le monde à table et qu'elle craignît pour une fois d'être d'une importunité excessive, personne ne lui offrant un siège, elle prenait une chaise paillée chez elle et allait s'asseoir sur le rond-point de la grande Place, au pied du réverbère municipal. Sa main droite

possédait si parfaitement le dessin antédiluvien de son ouvrage qu'elle n'avait pas besoin d'y voir beaucoup. A ceux qui s'étonnaient qu'elle pût travailler à la lueur des étoiles, elle répondait : « Prudence brode au son du doigt. »

Prudence avait remplacé progressivement dans son magasin l'électricité qui lui fatiguait les yeux, disait-elle, par un pâle manchon de bec Auer, le gaz par le pétrole, le pétrole enfin par une seule bougie. Elle en était venue à une série de lampes Pigeon qu'elle se demandait, au moment d'en approcher le briquet, s'il n'y aurait pas au monde un éclairage moins coûteux : un soir, elle s'avisa d'allumer aux pieds des quatre mannequins de sa vitrine et devant la Symphorose de son comptoir cinq veilleuses à huile et l'on se promena dans le magasin de Prudence comme dans une crypte de cathédrale ou dans des catacombes en miniature parmi des vers luisants et des statues de martyrs décapités ; Symphorose, bandeaux plats décorés par une broderie pailletée authentique, ressemblait à un reliquaire vénérable, du rond-point de la grand'place de Chaminadour, où Prudence assise admirait les inventions prodigieuses de sa parcimonie.

Un bruit de vaisselle et d'argenterie manœuvrée çà et là au fond des cuves, les criaileries

des enfants qui sortaient pour jouer jusqu'à neuf heures, les silhouettes reparues une à une sur le pas des portes sollicitaient Prudence qui longtemps balança, avant de choisir qui aurait quelque chance d'éclairer ses veillées le plus confortablement et le plus longtemps. Sa conversation pouvait intéresser davantage les solitaires : ainsi accabla-t-elle tour à tour de sa présence nocturne veuves, vieilles filles, épouses délaissées de la Paroisse. Avec un tact exquis elle changeait de luminaire pour ne laisser aucune bonne volonté et pour exciter des jalousies, des compétitions. On finit par se disputer les veillées de Prudence qui définitivement s'installa chez les Grosdurant et chez les Bimche, en alternant, à cause de l'opulence de leurs rognures.

Prudence avait reçu en héritage, outre les *Œuvres Complètes* de Voltaire, tout l'anticléricalisme des Hautechaume. Elle n'eût pas abandonné son magasin une demi-heure pour assister à la Messe et elle n'eût jamais consenti à payer sa place à la sacristine pour entendre quelque chose du Ciel. Elle n'allait à l'église que nécessairement, parce que le convoi de ses clientes y passait, mais on la voyait ces jours-là s'avancer à l'offrande et avec une os-

tentation terrible refuser toute seule de déposer, ce qui était sans exemple, dans le plateau d'or un sou, pour braver « la rapacité des Prêtres ». « Si tout le monde faisait comme moi, grommelait-elle en regagnant son banc, le curé cesserait bien vite de présenter sa Symphorose à baiser et personne n'aurait plus à se déranger aux enterrements. » Les statues des Saints ne lui en imposaient pas, elle disait : « J'ai aussi mes mannequins. »

Jusque dans sa conversation d'ailleurs, qui, si elle savait mieux qu'une autre suggérer toutes les perversités possibles et impossibles, le faisait sans grossièreté et en évitant la moindre indécence, Prudence était chaste. Aucune femme de Chaminadour, fût-elle la plus dévote, n'avait poussé plus loin le respect d'elle-même. Les hommes, pour expliquer ce mystère qui les humiliait, quand Prudence était jeune, disaient : « Elle est en bois. » Prudence Hautechaume avait plutôt le tempérament d'une intellectuelle ignorante que d'une sensuelle intelligente ; sa prodigieuse curiosité avait abandonné sans relais la chair et le cœur pour l'esprit et son esprit, ne jouant plus que sur une suprême pointe, avait réussi à faire de la chair et du cœur même des autres un simple objet

ŒUVRES DE
MARCEL JOUHANDEAU

La Jeunesse de Théophile
(Histoire ironique et mystique)

Les Pincengrain
 Prudence Hautechaume
 Monsieur Godeau intime
 Le Journal du Coiffeur
 Opales
 Elise
 Binche-Ana
 Chaminadour
 Algèbre
 des Valeurs morales
 Le Saladier
 Le Jardin de Cordoue
 Les Miens
 Le Parricide imaginaire

Les Térébinthe
 Tite-le-Long
 Monsieur Godeau marié
 L'Amateur d'Imprudence
 Astaroth
 Veronicana
 Images de Paris
 Chaminadour II
 L'Arbre de Visages
 De l'Abjection
 Requiem... et Lux
 L'Oncle Henri
 Animaux familiers

Triptyque *(Les Térébinthe - Elise - Veronicæana)*

Un Monde

Chroniques maritales et Nouvelles Chroniques maritales
Mémorial : I - Le Livre de mon Père et de ma Mère
Scènes de la vie conjugale : I - Ménagerie domestique
 La Ferme en Folie

ÉDITIONS RELIÉES

d'après la maquette de Mario Prassinis

Chroniques maritales et Nouvelles Chroniques maritales
Mémorial : I. Le Livre de mon Père et de ma Mère
Scènes de la vie conjugale : I - Ménagerie domestique
 Un Monde

ÉDITIONS ILLUSTRÉES

Petit Bestiaire

(Eaux-fortes en couleurs de Marie Laurencin)

Don Juan

(Frontispice, lithographies en couleurs de Jean-Claude Imbert)
(en préparation)